



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÆURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

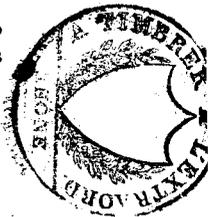
HYGIÈNE.

DE L'INFLUENCE DES DÉCORATIONS SUR LE MORAL DE CEUX QUI LES PORTENT.

L'ambition, qui n'a rien de blamable, si toutefois on peut lui donner ce nom lorsqu'elle n'est que le désir raisonnable de ce qui est vraiment utile, devient une passion tyrannique lorsqu'elle brigue ou de grandes richesses, ou surtout des jouissances d'amour-propre, telles que la faveur, les cordons, des titres, etc.; elle dévore le malheureux qui se livre à ses atteintes, et ne lui laisse ni tranquillité, ni sommeil, ni conscience. Il met en usage tous les moyens propres à satisfaire sa passion. Plus il paraît avoir d'inflexibilité dans le caractère avec ceux dont il n'attend rien, plus il sera souple et caressant près des objets de son culte. Il n'est rien qui semble lui coûter: il violera des engagements pris, les devoirs de la reconnaissance, le secret de ses anciens amis, car il n'en a plus. Mais qu'il paye cher les rubans et les titres qu'il achète ainsi! son regard soucieux, sa figure sombre, sa santé perdue, ses cheveux blanchis ou tombés prématurément, attestent l'agitation de ses nuits, les angoisses qu'il éprouve à la moindre apparence de disgrâce. S'il est assez vigoureux pour résister à des tourmens pareils, il n'en est pas plus heureux, car il n'a aucune jouissance de famille, il n'a même ni l'estime ni l'affection de ses proches. Une pareille ambition ne peut guère exister que dans les monarchies où ces sortes de hochets sont continuellement mis en usage pour diriger les hommes. Le moyen le plus sûr d'étouffer le germe d'une supériorité naissante chez les jeunes gens, c'est de les affubler d'une décoration; un simple bout de ruban devient une chaîne tendue par les hommes du pouvoir au travers de leur carrière intellectuelle; ils ne la franchiront plus. Il n'est plus de repos non plus pour eux, plus d'étude possible, une seule idée, un seul besoin les talonne, c'est de faire voir leur décoration, c'est de passer et repasser devant les sentinelles pour se faire porter ou présenter les armes; c'est de saisir toutes les occasions de se montrer en public: est-il un bal, un concert, un spectacle, il faut aller s'y pavaner. L'habitude d'une vie sédentaire et studieuse fait place à une vie toute extérieure, à cette vie qui se passe en visites inutiles, en parties de plaisir qui n'en sont pas, et souvent en voyages peu nécessaires, où

l'on sacrifie sa fortune à l'envie de montrer à de nouvelles figures que l'on est un homme de mérite, un brave que le chef de l'état a distingué, que la patrie a récompensé, et devant lequel tout doit s'incliner. Ne manquez pas surtout de lui céder le haut du pavé dans la rue, la place la plus avantageuse au spectacle, et le haut bout à table; il serait bien inconvenant, chez son meilleur ami, de lui donner la gauche, et s'il vous prend le bras en public, vous devez en paraître honoré et ne pas manquer de le lui faire adroitement sentir. Voulez-vous qu'il vous trouve aimable? parlez-lui de la sensation de respect que son ruban produit sur les sergens de ville, ou sur les pompiers du théâtre et les danseuses. Séduit par les connaissances que vous lui supposez, gardez-vous de lui parler science, il ne vous écouterait pas; son esprit et ses yeux sont alternativement fixés sur les passans et sur sa décoration dont la couleur saillante attire sans cesse l'attention. Enfin, mille sottises enfantines se croisent et recroisent dans son esprit, qui se débauche tous les jours par le défaut de lecture et l'oisiveté; mais toutes ont un centre où elles aboutissent, c'est le ruban. Comment s'étonner après cela si cette idée fixe se convertit en monomanie, et fait d'un homme, heureusement organisé du reste, un cadavre moral à charge à lui-même et totalement inutile aux autres, une triste et pâle victime des préjugés, un être sans énergie et sans caractère, qu'on condamne de bonne heure, à si bon marché, à ne savoir plus jouer dans la société d'autre rôle que celui d'esclave ou de flatteur?

On a parlé d'éteindre les passions; il fallait pour cela enseigner l'art d'anéantir la sensibilité sans faire cesser la vie. Il faut, si l'on veut être heureux et se bien porter, s'habituer à ne point s'abandonner entièrement aux mouvemens passionnés; plus on résiste et plus on devient fort, plus on est souvent victorieux. Lâchant la bride à nos passions, si elles reposent sur l'amour de la vertu, de la vérité, de l'humanité et de la patrie, elles pourront nous rendre pauvres, nous retenir dans l'obscurité, mais du moins elles développeront en nous chaque jour davantage le délicieux sentiment d'avoir voué sa vie tout entière à tout ce qu'il y a de noble et de sacré pour l'homme bien organisé. Réprimons avec toute la force d'une volonté sans cesse armée par des principes sévères celles de nos passions qui nous portent à la haine, à l'envie, à la recherche des honneurs qui ne s'acquièrent que par des



bassesses; ce sera travailler efficacement au maintien de notre santé, et nous rendre dignes d'être heureux. L'indulgence et la résignation sont deux états de l'âme qu'on doit surtout désirer, et qu'on doit se procurer à tout prix, quand on est forcé de vivre au milieu des hommes tels que l'état social actuel nous les offre.

On sentira aisément que nous n'avons voulu parler dans cet article, ni de ces braves militaires qui ont versé leur sang pour la patrie, ni de ces sages administrateurs de toute espèce qui se sont distingués dans la carrière des emplois, ni de ces artistes renommés, l'honneur de l'art et de leur pays, ni des savans, ni des membres d'aucune société, corporation, classe ou ordre établis dans l'état, *ni de personne!* enfin, de tous ceux qui auraient pu se reconnaître dans ce tableau.

D. PH. MUTEL.

LA GUÊPE ET LE PAPILLON.

Fable.

Léger, badin, jeune, ébété,
 Un papillon faisait sa demeure chérie
 D'un parterre odorant, dont la diversité
 Fixait de son esprit l'inconstante folie.
 Ce lieu solitaire et charmant,
 De mille fleurs séduisante ceinture,
 Offrait tout ce que l'art, tout ce que la nature
 Enfantent de plus ravissant.
 Et quand Phébus, sortant de l'onde,
 Dorait la cime des coteaux,
 Le nouveau roi faisait partout sa ronde,
 Voltigeait parmi ses vassaux.
 Tantôt il s'abreuvait des larmes de l'Aurore;
 Tantôt, des fleurs que Zéphyr fait éclore,
 Il sondait le calice, il aspirait l'odeur.
 Il jouissait de ce bonheur,
 Quand un beau jour, par l'envie animée,
 Une guêpe aperçoit notre heureux papillon
 Qui, sur une rose embaumée,
 Avait planté son pavillon.
 Elle approche, et d'un air doux et plein de tendresse,
 Elle le flatte avec adresse;
 Admire ses vastes états,
 Admire ses jolis ébats,
 Et ses vives couleurs, et sa riche parure,
 Et de son corps l'élégante structure;
 Puis, par ces mots, doux et subtil poison,
 Abuse sa faible raison :
 « Quels jours sercins et pleins de charmes,
 » Mon cher parent, luraient pour vous,
 » Si de votre bonheur le destin moins jaloux,
 » Vous laissait vivre exempt d'alarmes ;
 » Mais, hélas ! vous ne savez pas
 » Tous les périls qu'il sème sous vos pas !
 » Si, de vos dépouilles avide,
 » Un jeune enfant, armé de sa gaze perfide,
 » Portait le trouble en cet aimable lieu ;
 » Si quelque passereau vous déclarait la guerre,
 » Il vous faudrait quitter votre joli parterre,
 » Dire à vos fleurs un éternel adieu,
 » Et peut-être la mort !... Mais, formons alliance :
 » Voyez-vous bien ce dard, gage de ma vaillance ?
 » Envers et contre tous il vous protégera,
 » Et nul brigand en ces lieux ne viendra
 » Sans que bientôt.... « Ce disant, la traitresse
 Montrait au pauvre papillon
 Le terrible aiguillon
 Qu'elle agitait avec vitesse.
 Sédnit par son mielleux discours,

Le papillon consentit au partage,
 Plusieurs diront qu'il n'était pas trop sage ;
 Mais papillon raisonne-t-il toujours ?
 Pour raisonner point faut être volage,
 Et papillon est la fidèle image
 De ces esprits inconstans et légers
 Qui, dans l'espoir du plus mince avantage,
 S'exposent aux plus grands dangers.
 Bref : la guêpe aux deux parts assigne une limite,
 Et la sienne d'abord suffit à ses desirs ;
 Mais bientôt elle est trop petite,
 Elle n'est plus digne de ses plaisirs.
 L'orgueilleuse entre un jour dans le domaine
 Du papillon qui, souffrant avec peine
 De voir envahir ses états,
 Malgré la foi jurée,
 Voulait en défendre l'entrée.
 Mais, après maints et maints débats,
 La guêpe supplia son hôte trop facile
 De la laisser, en liberté,
 Parcourir tout son domicile :
 Il en serait d'ailleurs bien plus en sûreté.
 Ses dangers lui causaient d'éternelles alarmes ;
 Et puis la solitude avait bien peu de charmes,
 Elle voulait jouir de sa société.
 Que n'ose et que ne peut la ruse
 Jointe aux dehors de douceur, de bonté !
 La guêpe avec tant d'art le cajole et l'amuse
 Qu'à sa prière enfin le papillon se rend.
 Hélas ! bientôt il s'en reprend !
 Fière de son succès, et plus ambitieuse,
 La guêpe ne prend plus un ton humble et soumis,
 Déjà même l'audacieuse
 Se croit, pour réussir, tous les moyens permis ;
 Et quand le papillon se pose
 Sur un lis ou sur une rose,
 Elle veut en jouir avec le papillon ;
 Et si l'infortuné s'oppose
 A ses desirs, gare alors l'aiguillon !
 Enfin, sans cesse en débat, en querelle,
 Et ne pouvant vivre en paix avec celle
 Qu'il accueillit, errante, en cet aimable lieu,
 Il dit à son parterre un éternel adieu.

Peuple, peuple, je te convie
 A profiter de la leçon :
 La France, c'est le papillon,
 La guêpe est la diplomatie.

AMÉDÉE DE R.

PETITES LEÇONS DE PHYSIQUE.

(3^{me} Article.)

DE LA LUMIÈRE.

Le soleil est pour notre globe la première source de la lumière ; car la lune, et quelques astres que l'on appelle planètes, ne font que nous renvoyer la lumière qu'elles reçoivent de cet astre. Le feu, la combustion et plusieurs autres phénomènes, produisent aussi de la lumière dont les propriétés sont les mêmes que celle qui provient directement du soleil.

La vitesse avec laquelle la lumière traverse l'espace qui nous sépare des corps qui la produisent est telle, qu'elle parcourt en huit minutes treize secondes la distance moyenne de la terre au soleil, c'est-à-dire 54 millions de lieues de 2,250 toises, ou 68,000 lieues par seconde, tandis que le bruit ou le son, qui paraîtrait devoir être aussi fin et aussi subtil que la lumière, ne parcourt que 175 toises par seconde ; donc il marche 900,000 fois moins vite qu'elle. C'est en rai-

son de cette différence de vitesse entre la marche de la lumière et du son, que vous voyez toujours de loin le feu d'un fusil avant d'en entendre le bruit, et que l'on peut juger de l'éloignement d'un orage par le temps qui s'écoule entre l'éclair et le coup.

La lumière, à partir de l'objet qui la produit, s'élançe au loin sous la forme d'une infinité de traits ou de rayons lumineux qui vont toujours en s'écartant les uns des autres, de manière à pouvoir éclairer de grands espaces; mais aussi plus les corps en sont éloignés et moins ils sont éclairés; ainsi, par exemple, une carte qui sera trois fois plus éloignée qu'une autre d'une chandelle allumée, sera neuf fois moins éclairée que celle qui en est la plus proche.

Lorsque l'on se trouve dans une chambre fermée, où le soleil ne pénètre que par les trous des volets, on remarque que la lumière forme dans l'obscurité des espèces de rayons ou de traits lumineux qui tracent sur le mur ou sur le plancher des places rondes éclairées et brillantes. Il paraît que la lumière est ainsi composée; car c'est à l'aide d'un de ces rayons, auquel on fait subir toutes sortes d'épreuves, soit au moyen de verres plats, bombés ou lenticulaires, soit au moyen de miroirs ou de morceaux de cristal qui ont la forme d'un coin, à travers lesquels on le fait passer et repasser, qu'on est parvenu à expliquer d'une manière assez satisfaisante comment s'opère la vision chez l'homme et chez les animaux, et comment il se fait que cette lumière blanche qui nous éclaire est composée de sept espèces de rayons différemment colorés, et qui prêtent à chaque objet la couleur qui lui est propre.

Ces sept couleurs, que l'on nomme *primitives*, parce qu'elles servent à former toutes les autres, sont : le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orangé et le rouge; or, pour séparer ces couleurs, il suffit de barrer le chemin au rayon de la chambre noire, en le forçant de passer à travers un coin de cristal : ce dernier instrument s'appelle *prisme*. Alors, au lieu d'obtenir une place blanche et brillante sur le mur, on a une image ovale décorée de ces mêmes couleurs que nous admirons dans l'arc-en-ciel, dans les iris, etc.

(La suite au prochain numéro.)

PETITE REVUE JUDICIAIRE.

Des collatéraux ne sont pas recevables à contester la légitimité des enfans de leur oncle, après la reconnaissance de la filiation légitime de ces enfans, par des actes géminés de leur propre fait ou personnels à son auteur. (*Cour de cass.*, 28 décemb. 1851.) — Un mariage contracté à Londres entre des Français, non précédé de publication en France, peut être validé par la possession d'état. (*Cour roy. Paris*, 25 janvier 1852.) — Les notaires sont contraignables par corps pour la restitution de sommes à eux déposées de confiance, abstraction faite de la qualité et des fonctions de notaire. (*Cour roy. Paris*, 6 janvier 1852.) — Les contestations sur l'exécution d'une adjudication de travaux communaux, consentie avec l'approbation du préfet, sont de la compétence des tribunaux. (*Cons. d'état*, 51 dec. 1851.) — Le dépôt d'un ballot, fait chez un aubergiste, par un voiturier qui y loge habituellement, avec charge de remettre ce ballot à une TIERCE PERSONNE désignée, ne constitue pas un DÉPOT NÉCESSAIRE, et par suite il n'engage pas la responsabilité de l'aubergiste, dans le sens de l'art. 1955 du Code civ. (*Cour de cass.*, 10 janvier 1852.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MOYEN POUR RETARDER LA GERMINATION DES POMMES DE TERRE.

On sait qu'il est souvent très-difficile de prévenir la germination des pommes de terre jusqu'en avril et mai, et d'empêcher qu'elles ne s'épuisent en pousses superflues, surtout lorsqu'elles sont placées dans des lieux bas où tout est propre à favoriser leur végétation. L'emploi de ces pommes de terre germées est peut-être une des causes de la dégénération des espèces dont on se plaint dans plusieurs localités. Pour parer à cet inconvénient, il ne s'agit que de faire monter chaque année, en février ou au commencement de mars, dans des greniers ou dans des chambres hautes, vacantes, les pommes de terre et de les étendre de l'épaisseur de deux ou trois tubercules au plus. On tient les lucarnes ou les fenêtres ouvertes dans le jour, et même la nuit quand on ne craint pas de gelée ou de pluie. Les tubercules ainsi exposés à la lumière et à l'air, verdissent à la surface, ne végètent plus que très-lentement, restent fermes et pleins, et leurs germes nourris, courts et colorés, sont en état de fournir, jusque dans une saison avancée, à une bonne végétation.

REVUE DES MODES.

On appelle gants à manchons des gants au haut desquels est attaché un large parement en velours ou en fourrure que l'on fait retomber sur les mains, ou que l'on retourne à volonté vers le bras.

On fait des manchons en cachemire brodé. On en voit aussi qui sont formés par un long cachemire roulé dont les palmes retombent par-devant.

Quelques peignoirs en satin ou cachemire ouatés, que les femmes portent chez elles, ont les manches pagodes, c'est-à-dire très-larges du bas et sans être froncées, de manière qu'elles laissent entrevoir la manche de dessous, qui est en batiste plissée, montée sur un poignet brodé.

LES ACTEURS ET LES JOURNALISTES.

Une fois en ma vie, j'ai été bien imprudent. Il n'y a en France qu'une seule actrice appelée à remplacer M.^{lle} Mars, et, comme un étourdi, je vais contester à cette seule actrice un talent que l'abbé Duviquet a couvert de son égide, et, ce qui est plus remarquable encore, un talent passé au creuset de la critique d'un grand journal de cette ville.

Pour ma part, je respecte infiniment les éloges et les critiques du successeur de l'abbé Geoffroy, bien que je sache à quelles conditions les uns et les autres s'acquièrent; je respecte encore beaucoup les douces cajoleries prodiguées par mon grand confrère à l'actrice chargée de recueillir l'héritage de M.^{lle} Mars; mais tout ceci ne veut pas dire pourtant que je doive soumettre mon opinion à celle de ces messieurs; car si j'ai tort, à coup sûr ils n'ont pas raison.

Et, comme aux plus petites choses il est toujours bon de mêler de grandes choses, ne voilà-t-il pas mon respectable anonyme de dire bien haut à l'objet de son culte : De grâce, Mademoiselle, fermez l'oreille à la critique, car la critique est désagréable, ennuyeuse et souvent injuste; la preuve,

c'est que Geoffroy fit une guerre impitoyable à Talma. Eh! Monsieur, il n'y a point ici de Geoffroy, et le rapprochement que vous vous efforcez de faire en confondant des noms qui hurlent de se trouver ensemble, ne fait qu'ajouter au ridicule de vos flatteries un peu trop maladroites.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici le motif et le but de cette guerre acharnée que livra l'abbé Geoffroy, de fangeuse mémoire, à Talma, qui recula les bornes de l'art scénique. Tout le monde sait parfaitement quelle part prenait la police de Fouché à ces tant fameux feuilletons qui faisaient plus de bruit dans Paris que la prise de dix batteries et de 150 canons. C'est qu'à cette époque on aimait l'art, on s'intéressait à l'art aussi bien qu'à l'artiste; on prenait parti pour l'artiste contre son venimeux adversaire. Le gouvernement avait-il une levée d'hommes à faire, avait-il à frapper le pays d'un impôt extraordinaire? et vite, il était ordonné à l'impartial, au judicieux Geoffroy de froisser ces bons Parisiens dans leurs goûts les plus chers; alors paraissaient ces feuilletons du *Journal de l'Empire*, où Talma, Mars, et tous les enfans gâtés du public, étaient déchirés à belles dents. O politique sublime, ce sont-là de tes coups!

Le rapprochement qu'a voulu faire mon anonyme est donc sans portée aucune, et rentre dans la catégorie des louangeuses niaiseries; car, encore un coup, il n'y a point ici de Geoffroy, il n'y a point non plus d'actrice capable de faire oublier au public des occupations plus sérieuses.

Où avez vous vu, Monsieur, que la critique fut préjudiciable à l'art? Elle peut être inutile tout au plus, lorsqu'un amour-propre excessif augmenté encore par de fades adulations, laisse croire à l'artiste qu'il n'a plus rien à apprendre; mais il en est autrement chez celui, qui, en appréciant les difficultés que présente l'étude de son art, s'applique sans cesse à les surmonter. Celui-là, ne voit pas un ennemi dans un censeur sévère mais impartial: celui-là au contraire, voit dans le censeur, l'ami de l'art, l'ami de l'artiste, car il refuse à ce dernier le poison de la flatterie, aussi nuisible au théâtre qu'à la cour.

Voyez plutôt, ce qu'ont produit vos détestables cajoleries, relativement à M.^{lle} Venzel: à force de pousser des *ah!...* et de dire *parfaite!...* d'épuiser pour elle le vocabulaire de la flagornerie, et de lui assigner quel héritage elle peut recueillir; vous l'avez gâtée, Monsieur, entendez vous!

Avant de terminer, je ne saurais m'empêcher de dire à l'anonyme auquel je répons, que les feuilletons dramatiques exigent une signature; c'est une garantie morale que réclament impérieusement les habitudes du théâtre. Sans doute, MM. du *Courrier* répondront encore, comme ils ont déjà fait, qu'ils sont peu curieux d'afficher leurs noms; je conçois le désagrément de se livrer ainsi tout entier aux sarcasmes de ceux qu'on attaque; mais, par cela même qu'il n'est pas généreux d'être frappé dans l'ombre, et de laisser planer sur des collaborateurs tel ou tel article, je déclare que les initiales J. B. équivalent dans cette feuille à: JOSEPH BEUF.

AU RÉDACTEUR DU FURET.

Monsieur,

Permettez-moi de vous signaler une erreur contenue dans votre journal du 16 courant.

Dans le compte que vous rendez de la représentation de *l'Homme au masque de fer*, vous dites que le père Audoin n'a pas vieilli du premier au second acte.

J'ai apporté autant de soin dans la composition de ce petit

rôle que s'il eût été important. J'ai supposé que le père Audoin pouvait avoir 30 ans au premier acte; il s'en écoule 19 dans l'entr'acte du premier au second, et quoique le plus souvent un homme de 49 ans ait les cheveux noirs, j'ai senti que, le théâtre exigeant des nuances prononcées, il était convenable de mettre une purruque grise et de marquer ma figure: c'est ce que j'ai fait dès la première représentation.

Toujours disposé à profiter des observations judicieuses et bienveillantes qui me sont faites, je ne puis accepter un reproche que je n'ai pas mérité.

Veillez agréer, etc.

BERTHAULT.

Lyon, 17 février 1832.

Note du Rédacteur. — Le père Audoin réclame contre notre feuilleton du *Masque de fer*; le public a déjà jugé si notre remarque était fausse.



TABLETTES DRAMATIQUES.

Théâtre des Célestins.

Les bénéficiaires des Célestins choisissent généralement pour la composition de leurs spectacles les ouvrages qui leur semblent les plus propres à piquer la curiosité publique, et nous avons vu depuis quelques temps se succéder divers *bénéfices* auxquels la foule n'a pas manqué. Nous croyons cependant qu'il s'en est peu trouvé jusqu'ici d'aussi attrayans que celui qui est annoncé pour mardi prochain, et dont M.^{lle} Faivre est la titulaire.

Indépendamment de l'intérêt qu'inspire cette charmante actrice, nous signalerons comme élément certain de succès le choix des ouvrages qui composeront cette représentation. D'abord, *les Cuisinières*, jouées en travesti par MM. Bernard-Léon, Achard; M.^{mes} Adam, Brunet, etc. *Les Chapeaux séditieux*, vaudeville qui se joue chaque soir depuis plus d'un mois au théâtre de la rue de Chartres, à Paris, et qui a obtenu un succès très-remarquable. Joignez à cela *les Chouans de l'an VIII, ou la Républicaine et l'Emigré*, drame historique en 4 actes, dans lequel la bénéficiaire remplira, dit-on, un rôle fort original et qui ne peut qu'ajouter encore à sa réputation, et *le Lion de Lyon*, folie de carnaval en un acte, mêlé de couplets, qui offrira au public Girel, notre excellent danseur comique du Grand-Théâtre, dans le rôle du lion, et la délicieuse M.^{lle} Ambroisine dans le personnage de la Bayadère. Elle dansera, avec le charme suave qu'on lui connaît, un pas de schall; et certes, en voilà plus qu'il n'en faut pour que la foule se porte mardi aux Célestins. Heureux même ceux qui pourront y pénétrer, car nous craignons bien qu'il n'y ait ce jour-là beaucoup d'appelés et peu d'élus; c'est ce que nous souhaitons de bon cœur à l'intéressante bénéficiaire.

CHRONIQUE.

Le garde-champêtre de St.-Clair s'est laissé choir hier dans le Rhône: il y a péri.

— Les voleurs exploitent la rue Bât-d'Argent et les quartiers voisins. Avis aux marchands.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSRY, rue de la Poulallerie, n° 19.